

les choses les plus précieuses. Mais derrière ces vieux murs il y avait encore d'inappréciables tapisseries des Gobelins, d'admirables plafonds, des œuvres sans nombre auxquelles avaient concouru Charles Lebrun, Pierre Mignard, Nicolas Lorrain, Delacroix, Plamondon et Lemoyne, Coppel et Francisque Meillot, Coysseux et Girardon. Qui nous rendra le merveilleux salon des roses, d'où s'échappait tout un enchantement de fraîcheur et de poésie ? De l'histoire, de la politique et de l'art, plus rien !

Les constructions neuves, près des quais, ont seules été à peu près épargnées, la rage des incendiaires n'ayant pu, malgré tous les efforts, réussir à enflammer le fer. Alors ils eurent recours à la poudre, mais il était déjà trop tard, l'heure de la retraite avait sonné.

Ces pertes sont douloureuses, sans doute. Il y en a d'autres, pourtant, plus irréparables encore. Dans les appartements occupés par l'ex-empereur, on avait réuni les papiers les plus secrets du règne commencé le 2 décembre. La vengeance de la France était là écrite de la main même de ceux qui l'avaient trahie ; ces monstres l'ont anéantie. Nulle part ils n'ont été plus habiles, plus zélés dans leur besogne sauvage ; nulle part ils n'ont répandu le pétrole avec plus de soin et badigeonné les murailles avec plus d'ardeur.

Quelle main les avait poussés ? Quel or les avait payés ? D'où leur était venue cette pensée de détruire ce qu'ils auraient dû préserver de toute atteinte ? L'histoire saura-t-elle jamais, maintenant, les machinations ténébreuses, les intrigues sans nom, les dilapidations sans exemple par lesquelles le despotisme d'un homme a pu conduire la France au fond de l'abîme ?

C'est cela, cela surtout, qu'il faut amèrement déplorer. Les édifices détruits peuvent être relevés, les artistes vivants peuvent recommencer leurs œuvres, le génie peut retrouver dans l'avenir les inspirations du passé ; rien—car de tels phénomènes traversent rarement la vie des peuples—ne nous rendra dans sa réalité, palpable en quelque sorte, cette leçon terrible.

Certes, il y avait à ce sujet de nobles paroles à faire entendre, une page complémentaire des *Châtiments* à écrire. Le poète de « la populace sublimée » ne l'a pas comprise. Et, de fait, ces incendiaires ont tenu la torche et répandu le pétrole, parce que d'autres avaient tenu la plume ; ils ont renversé les pierres, parce que d'autres avaient bouleversé les âmes.

Lisant en face de ces ruines l'incroyable lettre de Victor Hugo, à qui le 4 septembre avait fait un regain de popularité, jamais nous n'avons mieux compris la profondeur de cette parole du chantre hébreu : *Omnes declinaverunt*. Oui, tous, en ces temps mauvais, se sont abaissés. La Némésis ardente du poète contre « l'homme de décembre » c'est soudain changée en flatterie pour ces hommes qui défendaient moins un système politique qu'un bouleversement social. « Ces sauvages n'ont point commis d'actes scélérats !—Ils étaient inconscients ! »—L'inconscience ! telle est en cette matière le grand argument de ces humanitaires dont l'*Internationale* est la plus charmante invention. Point de douceur trop grande, point d'asile trop inviolable pour ces criminels qu'on appelle aujourd'hui des « vaincus politiques ».

Et c'est vous qui le dites, ô poète des *Châtiments* ! Que ne respectiez-vous donc alors « le vaincu de Sedan ! »—Non ! l'histoire oubliera peut-être les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Ruyons* et les *Ombres* ; de vous elle oubliera tout peut-être, hormis quelques pages des *Châtiments* dont elle fera le châtiment même des champions attardés du drapeau rouge.

PAROLES PROPHÉTIQUES.

Outre les prophéties, nous avons rapporté les paroles de plusieurs hommes remarquables qui, sans être prophètes, ont prédit ce qui se passe maintenant en France et ce qui va s'y passer encore, par la seule force du raisonnement et de la logique.

Nous publions aujourd'hui ce qu'écrivait, en 1849, le vicomte D'Arlincourt, au sujet de la république, qui existait alors en France, et au sujet de Paris :

Et l'on nous conseillerait d'implanter la république américaine sur le sol de la France monarchique ! Mais il faudrait auparavant transformer entièrement le caractère français, éteindre son esprit, glacer son imagination et briser ses souvenirs. Ce serait lui défendre la gloire. Est-ce qu'on pourrait faire pousser un palmier d'Égypte sur les côtes de la Norvège ? Feriez-vous d'une méthodiste anglaise une gitana espagnole ?... Bâtiez-vous le fameux palais de glace des bords de la Newa sur les rives de l'Helléspont ? Non. Toutes ces idées sont absurdes, toutes ces chimères sont folles ; et nous ne serons pas plus citoyens américains que nous ne pourrions devenir derviches persans.

Singulière aberration de l'esprit, que la pensée de faire une cité républico-démocratique de la capitale du monde ! Qu'était Paris avant les commotions de *février*, de *mai* et de *juin*, avant les jours où je ne sais combien de Républiques différentes se disputaient le haut du pavé ? Paris était le centre de la civilisation, le foyer des arts et des lettres, le rendez-vous de toutes les grandeurs et renommées de la terre, la métropole des royaumes. Paris donnait la mode et le ton à l'univers ; le luxe y étalait ses merveilles ; toutes les fortunes y accouraient pour y chercher les plaisirs, le goût, la grâce, les talents, les célébrités, toutes les splendeurs, harmonies et délicesses de la vie. Paris ne vivait que des pompes de la souveraineté, des largesses de l'orgueil et des folies de l'ostentation. Il fallait à l'éclat de sa renommée, la magnificence de ses salons, les chefs-d'œuvre de ses bibliothèques et de ses musées, le faste de ses magasins et de ses cafés, la profusion de ses équipages et la pompe de ses théâtres. L'homme opulent qui n'avait pas vu Paris, qui n'en était pas venu subir les fascinations, et qui n'y avait pas vidé sa bourse, aurait comme rougi de lui-même ; il eût paru frappé d'une sorte de condamnation sociale ; l'ignorance est parfois la honte. Admirer Paris, était, pour les classes privilégiées, une nécessité européenne ; et Paris dominait la terre.

Apôtres de la démocratie sociale ! osez maintenant poursuivre votre œuvre ; obstinez-vous à vouloir transformer la royale capitale en une ville citoyenne ; et bientôt il n'y restera plus vestige de toutes ses gloires ; vous aurez prononcé son arrêt de mort. Le progrès, tant vanté par vous et les vôtres, ne sera plus que le retour aux ténèbres du vieil âge. Paris resserrera ses limites, verra s'évanouir ses richesses ; et, qui sait même si, par suite des barricades, mitrailleurs, fusillades, canonades, et autres accompagnements obligés de la liberté républico-communiste, la grande métropole n'en arrivera pas à la destinée de cette immense cité biblique des rives de l'Euphrate, qui fut jadis la merveille du monde, et dont aujourd'hui on ne connaît même pas l'emplacement ? (1)

hrate, qui fut jadis la merveille du monde, et dont aujourd'hui on ne connaît même pas l'emplacement ? (1)

Courage donc ! enfants du socialisme ! et bientôt Paris, sous vos lois, si la France vous laissait faire, n'aurait plus ni fastueuses réunions, ni gens titrés, ni riches familles ; égalité dans la misère, et nivellement dans la fange. Plus de bals élégants, plus de brillants concerts, plus d'éblouissantes boutiques, plus d'équipages merveilleux : l'herbe poussera dans les rues ; et sur ces boulevards orgueilleux, où la foule naguère et si longtemps permettait à peine la circulation aux piétons comme aux voitures, peut-être verra-t-on, avant peu, de romantiques pâturages....

Paris semble y marcher à grands pas.

« Moi ! la ville opulente ! altière, courtisée !
« Des peuples et des rois, me voilà la risée !
« Me reconnaissez-vous, dites, à tant d'affront ?
« Des haillons sur l'épaule et de la boue au front ! »

A. DE BEAUCHÈNE.

Faudra-t-il dire : Dieu le veut !!!

(1) Babylone.

PROPHÉTIE DITE DORVAL.

PREMIÈRE PARTIE.

En ce temps-là, un jeune homme venu d'outre-mer dans le pays du celté Gaulois, se manifestera par conseils de force ; mais les grands qu'il ombragera l'enverront guerroyer dans la terre de la captivité. La victoire le ramènera au pays premier. Les fils de Brutus moult stupides seront à son approche, car il les dominera et prendra nom Empereur. Moutt hauts et puissants rois seront en crainte vraie, et son Aigle enlèvera moult sceptres et moult couronnes ; piétons et cavaliers portants aigle et sang, autant que mouchérons dans les airs, courront avec lui dans toute l'Europe qui sera moult ébahie et moult sanglante. Il sera tant fort, que Dieu sera en guerroyer d'avec lui. L'Eglise de Dieu moult désolée se consolera tant peu, en voyant ouvrir encore les temples à ses brebis tout plein égarées ; et Dieu sera béni. [Il est facile de voir qu'il s'agit de Napoléon Ier.]

Mais c'est fait ; les lunes seront passées ; le vieillard de Simon, maltraité criera à Dieu, et voilà que le puissant sera aveuglé pour péchés et crimes. Il quittera la grande ville avec une armée si belle, que aucune fut jamais si pareille ; mais on ne guerroyer ne tiendra bon devant la face du temps : la tierce part et encore la tierce part de son armée périra par le froid du Seigneur puissant.

Alors deux lustres seront passés depuis le siècle de la désolation ; les veuves et les orphelins crieront à Dieu, et voilà que les hauts abaissés reprendront force ; ils s'uniront pour abattre l'homme tant redouté.

Voici venir avec mains guerroyers, le vieux sang des siècles qui reprendra place et lieu en la grande ville. Alors l'homme tant redouté s'en ira tout abaissé dans le pays d'outre-mer d'où il était advenu.

Dieu seul est grand ! La lune onzième n'aura pas encore relui, et le fouet sanguinolent du Seigneur reviendra en la grande ville ; le vieux sang quittera la grande ville.

Dieu seul est grand ! Il aime son peuple et a le sang en haine. La cinquième lune reluira sur maints et maints guerroyers d'Orient ; la Gaule est couverte d'hommes et de machines de guerre ; c'est fait de l'homme de mer ; voici venir encore le vieux sang de l'homme de Cap.

Dieu veut la paix et que son nom soit béni. Or, paix grande sera dans le pays du celté gaulois ; la Fleur blanche sera en honneur moult grand ; les maisons de Dieu ouiront moult saints cantiques. Mais les fils de Brutus haïssent la Fleur Blanche, obtiennent réglemens puissants dont Dieu est moult encore fâché à cause des siens ; le grand jour est encore moult profané. Ce portait Dieu veut éprouver le retour par dix-huit fois dix lunes.

Dieu seul est grand ! Il purge son peuple par mainte tribulation ; mais toujours les mauvais auront fin. En ce temps-là, une grande conspiration contre la Fleur blanche cheminera dans l'ombre par mains de compagnies maudites, et le pauvre vieux sang quittera la grande ville, et moult gaudiront les fils de Brutus. Les serviteurs de Dieu crieront tout plein à Dieu ; mais Dieu pour ce jour-là sera sourd ; parce qu'il retrempera ses flèches pour bientôt les mettre au sein des mauvais.

Malheur au celté gaulois ! le Cap effacera la Fleur blanche, et un grand s'appellera *roi du peuple* ; grande commotion se fera sentir chez les gens, parce que la couronne sera placée par mains d'ouvriers qui auront guerroyé dans la grande ville.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu seul est grand ! Le règne des méchants sera vu croître ; mais qu'ils se hâtent ! Voilà que les pensées du celté gaulois se choquent, et que grande division est dans leur entendement. Le roi du peuple assis sera vu en abord moult faible, et pourtant contrariera bien des méchants. Mais il n'était pas bien assis, et voilà que Dieu le jette bas.

Hurlez, fils de Brutus, appelez par vos cris les bêtes qui vont vous manger. Dieu grand ! quel bruit d'armes ! il n'y a pas encore un nombre plein de lunes, et voici venir maints guerroyers.

C'est fait ; la montagne de Dieu désolée a crié à Dieu ; les fils de Juda ont crié à Dieu de la terre étrangère ; et voilà que Dieu n'est plus sourd.

Quel feu va avec ses flèches ! Dix fois six lunes et pas encore dix fois six lunes ont nourri sa colère. Malheur à toi, grande ville ! voici dix rois armés par le seigneur ; mais déjà le feu t'a égalé à la terre. Pourtant tes justes ne périront pas : Dieu les a écoutés.

La place du crime est purgée par le feu ; le grand ruisseau a conduit ses eaux toutes rouges de sang ; la Gaule, vue comme délabrée, va se rejoindre.

Dieu aime la paix. Venez, jeune prince, quittez l'île de la captivité ; joignez le lion à la fleur blanche. Ce qui est prévu, Dieu le veut. Le vieux sang des siècles terminera encore longues divisions. Lors un seul Pasteur sera vu dans cette Gaule ; l'homme puissant par Dieu s'assiera bien ; moult sages réglemens appelleront la paix.

L'ancien sang des siècles passés terminera encore les divisions prolongées, puis on ne verra qu'un seul pasteur dans la Gaule Celtique. L'homme rendu puissant par Dieu sera fermement assis, la paix sera établie par beaucoup de lois sages. Le descendant du Cap (de la race capétienne) : *L'ancien sang du Cap, etc.*, sera si prudent et si sage qu'on pensera que Dieu est avec lui.

Grâce au Père de miséricorde, la Sainte Sion chante encore dans ses temples à la gloire d'un seul et grand Dieu. Beaucoup de brebis égarées dans ce temps-là viendront s'abreuvoir aux eaux vives. Trois princes et rois jetteront le manteau de l'hérésie et ils verront distinctement en la foi de Dieu. Dans ces temps-là les deux-tiers d'un grand peuple de la mer se retourneront à la vraie foi. Dieu est encore béni pendant 14 fois 10 lunes et 6 fois 13 lunes. Dieu est las d'avoir si souvent montré la miséricorde, et cependant pour ses élus il prolongera la paix pendant 10 fois 12 lunes. Dieu seul est grand. Les bénédictions sont données, il faut à présent que les saints souffrent. L'homme du péché arrive, né de deux sangs. La fleur blanche est obscurcie pendant 10 fois 6 lunes et 6 fois 10 lunes, puis elle disparaît pour ne reparaitre jamais. Beaucoup de mal, presque pas de bien dans ces jours-là ; beaucoup de cités périssent par le feu. Puis Israël retourne pour toujours au Christ, le Seigneur. Les sectes mandites et les fidèles sont séparés en deux parties distinctes. Mais c'est fait ; puis on croira en Dieu seul. La troisième partie et demie sera sans foi, comme ce sera aussi le cas parmi les autres nations.

Et voilà déjà 5 fois 3 lunes et 4 fois 5 lunes et tout se sépare et le Temps de la Fin est commencé. Après un nombre incomplet de lune, Dieu combat par ses deux justes et l'homme de péché à l'avantage. Mais c'est fait : le Dieu de tous place un mur de feu devant mon intelligence et je ne vois plus ; qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

QUELLES FEMMES !

Les journaux français ne tarissent pas sur le rôle joué par les femmes communistes. Si jamais les femmes faisaient une révolution, que serait-ce, grand Dieu ! Ce serait la fin du monde.

Voici encore un exemple, dit le *Petit Moniteur universel*, des excès des femmes insurgées :

Dans la journée de mercredi, lorsque les soldats emportèrent la barricade élevée au point où la rue de l'Échiquier croise la rue de Mazagan, se passa dans la maison qui porte le numéro 20 de la dernière rue, une scène horrible qui nous a été racontée par des témoins oculaires.

Une femme affolée par la rage, menaçait de mort son mari, s'il ne descendait dans la rue et ne s'opposait à la marche de l'armée.

—Si tu n'en tues un, disait-elle au milieu des plus horribles injures, je te tue, moi !

Et, tout en parlant, elle chargeait le fusil qu'elle avait arraché des mains du pauvre diable.

Les soldats arrivèrent, et un capitaine planta le drapeau tricolore sur la barricade.

Alors la furie ouvrit sa fenêtre, visa l'officier, et, lui logeant une balle dans le front, l'étendit raide mort.

—Vois, dit-elle. Fais-en autant, lâche !

Le mari, terrifié, prit le fusil fumant, descendit l'escalier pour gagner la rue, et tomba dans un groupe de soldats qui avaient forcé la porte de la maison et allaient venger la mort de leur chef.

La femme, se démenant comme un démon, fut tuée à coups de baïonnette.

L'homme, descendu dans la rue, fut placé près du cadavre de l'officier, et malgré ses supplications, fut fusillé pour avoir été pris les armes à la main.

Son cadavre a été transporté à l'orphelinat de la rue d'Enghien.

Une lettre de Marseille donne les détails suivants sur la tentative d'assassinat commise sur le général Espivent :

Le général, prévenu qu'une jeune femme voulait lui parler, envoya un de ses aides-de-camp. « Monsieur, lui dit inopinément la visiteuse, je suis la femme de Naquet, que vous avez fait arrêter. Je veux le venger. »

Puis, dirigeant un revolver sur l'officier, qu'elle prenait pour le général, elle fit feu ; mais, heureusement, la balle alla se perdre dans le plafond.

L'aide-de-camp fit aussitôt arrêter la jeune femme, et en la fouillant, on trouva sur elle un poignard dont la lame était, dit-on, empoisonnée.

LE MARÉCHAL MACMAHON.

Une des plus grandes et des plus loyales figures de l'armée française actuelle.

On l'a souvent comparé au chevalier sans peur et sans reproche.

On a eu raison. Personne, à notre époque, ne saurait donner une meilleure et plus haute idée du *loyal serviteur* de François Ier.

Comme Bayard, MacMahon est brave au point qu'aucun obstacle ne lui paraît insurmontable, et qu'il est toujours prêt, coûte que coûte, à tenir tête à l'ennemi.

Cette bravoure a tellement fait ses preuves depuis quarante ans et s'est signalée partant d'actions d'éclat, qu'elle est devenue proverbiale dans une armée où les braves ne sauraient se compter.

Demandez plutôt aux vieux soldats d'Afrique, de Crimée, d'Italie. Même au lendemain de nos désastres, demandez aussi aux hommes si fortement éprouvés qui ont fait la dernière guerre.

Malgré des malheurs inouis, MacMahon est resté populaire et n'a rien perdu de son prestige aux yeux des officiers et des soldats.

Aujourd'hui, partout où il passe, et à la ville et dans les camps, chacun le regarde et le salue respectueusement, tout comme au lendemain de Magenta.

Cela se voit rarement, dans l'armée et ailleurs, car un pareil fait est l'indice certain d'une valeur incontestable et d'un caractère au-dessus de toutes les fortunes.

Quand ils frappent de pareils hommes et s'acharnent après eux, les malheurs paraissent toujours immérités.

Le maréchal de MacMahon, dont le nom indique assez l'origine irlandaise, est de moyenne taille et de belle prestance militaire. Quoiqu'il soit âgé de soixante-trois (né en juillet 1809), il a conservé toutes les forces et toutes les souplesses de la virilité dans son plein épanouissement.

Aucun embonpoint inutile ne surcharge ses muscles solides et ne gêne la liberté de ses allures et des mouvements.

C'est à cette constitution robuste qu'il a dû de ne pas succomber à la terrible blessure qui lui arracha des mains, le 2 septembre, le commandement à la formidable bataille de Sedan.